

Hanine Sayegh

*The women's charter*

ميثاق النساء

Translation by Nada Ghosn (French)

J'avais 18 ans lorsque j'entendis parler pour la première fois d'insémination. J'étais assise à côté de Salem, devant le bureau du médecin de l'infertilité le plus connu de Beyrouth. Sur le mur derrière nous, étaient accrochées sur un grand tableau les photos de centaines d'enfants que le docteur Rostom Khattar avait aidé à concevoir en les inséminant dans l'utérus des mères, puis en les faisant accoucher. Derrière son majestueux bureau en bois, des dizaines de diplômes et de décorations étaient accrochés, qui vous lorgnaient de haut comme pour légitimer son arrogance. À droite, des étagères en bois conçues avec soin exposaient les bibelots offerts par les parents des bébés inséminés venus de divers pays arabes en guise de remerciement à l'honorable médecin. Docteur Rostom était l'un des personnages les plus grossiers que je n'aie jamais vus. Il commençait la discussion avec une arrogance et un empressement inouï et utilisait beaucoup de mots étrangers. Cela mettait Salem mal à l'aise, et il se mettait à bégayer dans ses réponses. Je reprenais aussitôt les rênes de la conversation, car je maîtrisais l'anglais.

« Je vais vous citer les différentes options », déclara docteur Rostom d'une voix impatiente. Et il reprit.

Les premières analyses faisaient état d'une défaillance au niveau des spermatozoïdes de Salem. Cela laissait deux options : recourir à l'insémination artificielle, autrement dit à la fécondation in vitro, ou faire une injection à Salem et voir si la situation s'améliorait. Cependant, le deuxième choix ne présentait pas de réelles garanties.

Je m'apprêtais à demander au médecin ce que signifiait « fécondation in vitro », mais Salem me coupa la parole.

« Nous allons opter pour l'insémination artificielle, bien sûr », dit-il.

- « Parfait. C'est le moyen le plus sûr pour le moment », répondit docteur Rostom en inscrivant la liste des médicaments sur son carnet. Il remit la feuille à Salem, et poursuivit : « Vous allez acheter ces médicaments et les seringues aujourd'hui. Amal commencera les injections le premier jour de ses règles. »

J'avais entendu mon prénom suivi du mot « injections » dans la même phrase. Il avait dit Amal ? Qu'avais-je donc à voir avec tout ça ? « Pourquoi ne pas plutôt lui donner à lui ? », j'avais envie de dire. « Pourquoi ne m'expliquez-vous pas ce qui va arriver à mon corps ? J'ai une peur bleue des piqûres », j'avais envie de dire. « Et puis, j'ai peur de la maternité. » Mais comme d'habitude, je butai devant mon silence et n'osa rien dire. Le médecin appuya sur la sonnette à côté de lui, et son assistante arriva. « Va lui montrer comment faire la piqûre toute seule », lui ordonna le médecin. Je regardai Salem pour qu'il dise quelque chose. Lui qui savait bien à quel point je détestais les piqûres ! Salem comprit, et rétorqua au médecin : « Elle se fera piquer à la pharmacie. Elle est un peu frileuse ». Et il sourit. Le médecin leva les épaules pour montrer son indifférence. « C'est vous qui décidez, mais il faut que vous sachiez que ce n'est pas facile. »

Les prescriptions du médecin m'imposaient de faire deux injections par jour pendant vingt jours. L'une, sous-cutanée dans le ventre, l'autre, intramusculaire dans la fesse. Salem avait choisi une pharmacie dirigée par une femme dans les environs de son village. La trentenaire me conduisit vers sa petite arrière-boutique. Les sacs de couches s'entassaient en face des caisses de médicaments. Une odeur de désinfectant planait dans l'atmosphère. J'étais debout, à côté du petit évier. La pharmacienne se lava les mains et les essuya. Elle prit la seringue en verre, tapota sur le tube pour rassembler le liquide, et retira l'embout après avoir enroulé l'aiguille dans une compresse et tiré le liquide. Je la regardais avec de grands yeux, le souffle rapide.

« Retournez-vous, et baissez votre pantalon. »

On aurait dit que sa voix venait d'ailleurs, comme dans un rêve !

Sous mes mains, le marbre de l'évier faisait pénétrer la froideur dans tout mon corps.

« Retournez-vous, s'il vous plaît », dit-elle fermement.

En me retournant, j'appuyai sur l'évier avec mes deux mains, comme si j'avais envie de le casser. Mais le liquide brûlant traversa ma fesse, tout droit en direction de ma hanche. Mes membres se relâchèrent. On aurait dit qu'une tige en fer chaude faisait intrusion dans ma jambe. Je pleurais en silence, tenant mon pantalon d'une main, essayant d'essuyer mes larmes avec la manche de l'autre. Mais la pharmacienne fit alors preuve d'empathie, ce qui m'obligea à tenir bon :

« Découvre ton ventre, ma belle. Encore une piqûre et c'est fini. »

Elle m'avertissait que l'épreuve n'était pas encore terminée. Je détournai le visage pour ne pas voir la seringue pénétrer dans mon ventre.

Me mettre à nu devant une étrangère était encore plus difficile que de recevoir la piqûre. Depuis toute petite, j'avais pleinement conscience de mon corps. Je sentais son poids, comme si je le portais sur mes épaules, comme si je vivais à l'extérieur de lui. Je connaissais ses limites tel un conducteur aguerri connaît les plus petits détails de son véhicule. J'étudiais la distance qui me séparait des autres avec soin. Les personnes qui s'approchaient trop près quand elles me parlaient me dérangent tellement que j'en perdais ma concentration. Je retenais mon souffle, laissant ceux qui me parlaient suspendus à lui. J'évitais les étreintes, la plupart du temps. Et si par malheur je ne pouvais y échapper, je retenais ma respiration, jusqu'à ce que l'accolade passe et que je rétablisse la distance avec les autres. Cette profonde intimité avec mon corps faisait de l'acte de dénudement devant les autres une humiliation. Les visites à la clinique gynécologique devenaient presque un viol.

Salem remarqua des traces de larmes sur mes joues. Pendant que nous nous dirigeons vers la voiture, il glissa :

« À partir de demain, nous irons chez tes parents tous les jours. C'est ta mère qui te fera les piqûres. Qu'en penses-tu ? »

Il avait un ton faussement enthousiaste dans la voix, comme s'il voulait détendre l'atmosphère. Je hochai la tête pour acquiescer. C'est ainsi que commencèrent les visites quotidiennes à ma mère. Je m'allongeais sur le côté, et elle me préparait à la maternité par le biais des injections. J'attendais qu'elle sorte de la chambre pour pleurer. Je ne voulais pas qu'elle voie mes larmes ni sente ma douleur. Elle avait déjà assez de soucis comme ça. Je pleurais parce que j'avais mal. Et parce que je ne voulais pas être mère. Le destin avait voulu que ma mère soit liée à cette douleur, comme si ma relation avec elle n'était pas déjà assez compliquée.

Les jours se succédaient, mon corps maigrissait, et ma peur du fameux rendez-vous grandissait. L'injection contenait des hormones de fertilité qui stimulaient le travail des ovaires afin qu'ils produisent un grand nombre de follicules, et non pas un seul comme c'est le cas au cours du cycle naturel. Une fois le traitement fini, le médecin procéderait à la ponction au moyen d'une opération chirurgicale intra-utérine. Il inséminerait ensuite le sperme du père à l'intérieur des follicules prélevés, et placerait le tout dans une éprouvette couvée pendant cinq jours. Après cela, le médecin

placerait les embryons dans l'utérus de la mère avec l'espoir qu'au moins l'un d'entre eux vive. Mais il était fréquent que tous les embryons s'accrochent à l'utérus et que la mère accouche de plusieurs enfants.

Une fois la dernière injection faite, on me demanda par téléphone de me présenter à huit heures du matin à la clinique de fertilité, située dans un immeuble chic de la rue Abdel Aziz à Hamra. J'avais le vertige en descendant les marches jusqu'au premier sous-sol. Le corridor était sombre et les lumières tamisées. Lorsque la porte s'ouvrit, j'avais l'impression qu'un monde parallèle vivait dans cette pièce. Les murs étaient d'un blanc immaculé. Et les lumières fluorescentes m'éblouirent comme la lumière du jour. Des infirmières et des assistantes s'activaient dans les couloirs et les chambres. Une assistante vint nous accueillir. Elle commença par se présenter et nous expliqua brièvement ce qui allait se passer. Elle m'invita à l'accompagner dans la salle d'opération puis lança aussitôt, comme si elle venait de se rappeler quelque chose :

« Attends ! Il faut qu'on fasse un prélèvement à ton mari d'abord. »

Elle revint avec un godet en plastique servant à prélever les urines, qu'elle remit à Salem. Elle nous invita ensuite à la suivre. Nous marchions derrière elle dans le long couloir orné de plantes au feuillage épais. Elles étaient capables de vivre sans la lumière du soleil. L'assistante ouvrit la porte de la chambre, et nous fit signe d'entrer, à Salem et moi. « Je vous en prie », glissa-t-elle. Elle montra ensuite du doigt le petit pot en plastique dans les mains de Salem, et dit :

« Nous avons besoin d'un échantillon de sperme. Il faudra ensuite le nettoyer pour qu'il soit apte à l'insémination... Ne tardez pas trop, s'il vous plaît. »

J'étais sous le choc en voyant la grande salle meublée uniquement de deux fauteuils confortables. Sur la table, se trouvaient des magazines érotiques et, au-dessus, un écran projetant un film porno. J'avais la nausée. Et lorsque Salem posa sa main sur mes seins, je ne pus m'empêcher de crier : « Non, je t'en prie ». Je me mis à courir et planquai mon visage dans le coin entre la porte et le mur. Je fermai les yeux et me bouchai les oreilles avec mes deux index pour ne pas voir ni entendre ce qui se passait autour de moi.

Pendant que je marchais vers la salle d'opération, j'avais envie de pleurer. Tout autour de moi semblait venir d'un film, ou plutôt d'un rêve dont il fallait me réveiller au plus vite. Je pensais à ma mère. J'aurais tellement voulu qu'elle soit là. Je trouvais étrange de ne pas lui avoir demandé de venir. Je pensais à ma sœur Nermine, et à sa façon d'insulter, de maudire tout le monde, chaque fois

qu'elle subissait un désagrément. Sur le petit matelas de la salle d'opération, j'étais vêtue seulement d'une blouse blanche couvrant ma poitrine et laissant mon dos dénudé. Au-dessus de moi, une infirmière séparait mes genoux l'un de l'autre pour les fixer au bord de la table. De l'autre côté, une deuxième infirmière rassemblait les boucles de mes cheveux pour les glisser sous un fin bonnet. Je sentais leur présence, tandis que mes dents claquaient de froid et que mon estomac se contractait de peur. Je regardai la grande lumière au plafond, et j'eus l'impression d'être dans un rêve ou dans un état de méditation profonde. Je pensai à Dieu, en cet instant énigmatique. Je sentis le masque à oxygène sur mon nez, et mes yeux commencèrent à se fermer. La lumière disparut. Dieu disparut. Le froid disparut.

Je me réveillai dans une chambre grise, avec seulement un lit sur lequel j'étais allongée. Soudain, un gémissement me fit ouvrir les yeux. En me réveillant, je réalisai que c'était moi qui l'avait poussé. J'étais complètement engourdie. Je regardai autour de moi, mais ne trouvai personne. Je levai légèrement la tête, et mis tout mon poids sur mon coude. Mon regard fit le tour de la chambre vide. La scène ressemblait à un film muet. Pendant quelques minutes, il m'était impossible de distinguer où j'étais. Ni ce qui m'avait amenée ici ! Je rassemblai mes forces pour m'asseoir sur le lit, les jambes pendues dans les airs. Puis je propulsai mon corps au bord du lit, jusqu'à ce que mes pieds touchent le sol. Une fois debout, un filet de sang s'écoula entre mes jambes, laissant sur le sol des taches rouges de différentes tailles. Je les fixai longuement et tentai de crier, mais je ne savais pas qui appeler ni si ma voix pourrait être d'un quelconque secours, alors je me tus.

Après l'opération de transfert des embryons fécondés dans mon utérus, je ne quittai plus la maison pendant cinq jours. Je ne parvins pas non plus à quitter mon lit. Peut-être n'en avais-je tout simplement pas l'envie. La douleur surgissait de toutes parts à l'intérieur de moi, sans que je puisse déterminer un point précis. Tout comme l'humidité s'infiltre à l'intérieur des plafonds et les décolle, causant des détériorations, sans que l'on puisse définir le lieu de la fissure qui a permis à l'eau d'entrer. J'avais parfois l'impression d'être ce plafond, incapable de contenir quoi que ce soit. J'avais l'impression d'être cette eau qui mettrait en péril le projet de famille encore non composée. Comment être à la fois celle qui déforme et qui est déformée ? Dans ces circonvolutions, comment déterminer qui déforme qui, qui saigne à l'intérieur de qui ? Je pensais à son père, puis à mon père. À ma mère, puis à sa mère. Je pensais à la possibilité de cet enfant qu'ils inséminaient dans mon ventre. Cet enfant, avec qui ma relation commençait par une intrusion, une piqûre, une douleur. « Qui aura la force de réparer cela, chère infime possibilité dormant dans l'éprouvette d'une clinique huppée de Hamra, pendant que ta mère observe le plafond ? Comment bâtir un pont sur un

fleuve de douleur et arriver jusqu'à toi, saine et sauve ? Et toi ? Seras-tu l'eau ? Le plafond ? Ou la fêlure ? Veux-tu vraiment venir prendre part à cette mascarade ? »

Salem passa les jours après le transfert faire tout son possible pour que je me repose, mû par l'espoir de la paternité. Il espérait que l'un des embryons implantés dans mon utérus s'accrocherait et verrait le jour après neuf mois. Mais rien de cela n'arriva. Et le test passé dix jours après le transfert s'avéra négatif. « Aucune trace d'hormone de grossesse dans le test sanguin », déclara le docteur sur le ton du rapport sans montrer une quelconque empathie envers Salem qui avait déboursé des sommes faramineuses, et se tenait prêt, de tout son être, à l'annonce de sa paternité. Il ne montra pas non plus d'empathie à mon égard, moi la jeune femme transformée en rat de laboratoire pour concevoir un enfant dont elle ne voulait même pas.

Je n'ai jamais été cette femme joyeuse qui répand la bonne humeur partout où elle va. Je restais toujours silencieuse, en retrait, et ne parlais que lorsqu'il le fallait. Pourtant je n'étais pas triste. Mon rire résonnait tellement fort que tous les voisins pouvaient l'entendre dans le quartier. Ma mère le nommait « la honte ». Mais après avoir quitté la maison familiale, loin des après-midis avec ma fratrie, ce rire provoquait rarement quelque chose. Salem était gêné quand je l'entonnais dans les endroits publics. Il me boudait pendant des heures. Il m'avait avertie plusieurs fois que mon rire le gênait car il attirait les regards. Après l'insémination, et l'entière solitude éprouvée dans la grande maison froide, absorbée par les pensées, la méditation, la lecture, j'étais devenue une autre femme. Pendant toute cette période, j'étais à l'écoute de ma douleur. Je tentais de comprendre son origine, de mettre le doigt sur ses foyers, de comprendre ce qui la réveillait. Elle prenait des formes diverses, dissimulées derrière d'autres sentiments. Elle se changeait parfois en une haine silencieuse contre tout. Je n'étais plus capable de suivre les autres dans leurs relations sociales : les mariages, les fêtes, les enfants, ni même les visites familiales... J'avais complètement arrêté de sortir de la maison. Et quand quelqu'un venait me rendre visite, je faisais semblant de ne pas entendre la sonnerie. Je ne prenais même pas la peine de regarder qui était là par le judas. D'autres fois, ma douleur se manifestait sous forme de colère. Je pensais beaucoup à mon père. J'avais envie de crier, de claquer les majestueuses portes, de casser les luxueux bibelots... Mais au lieu de cela, je courais vers la salle de bain, j'ouvrais l'eau froide au-dessus de ma tête, et je restais dans la baignoire avec mes habits en pleurant et en répétant : « je te pardonne mon père, je te pardonne mon père, je te pardonne mon père », des dizaines de fois jusqu'à brouiller mon esprit, jusqu'à ce que les pleurs délivrent ma colère. La forme la plus difficile de cette douleur était le sentiment de honte. La douleur avait déserté tout le monde pour s'en prendre à moi uniquement. Elle avait dénaturé l'image

que j'avais de moi-même. J'étais une « moins que rien », je ne méritais pas grand-chose, j'étais laide et inutile. Je ne servais même pas à faire la cuisine, ni à tenir la maison de mon mari, comme le font les femmes dignes de ce nom.

Tout ce que j'étais parvenue à faire, c'est de m'isoler de ma famille, de mes proches, et même de la lumière du soleil. Lorsque Salem tentait d'ouvrir les rideaux, je criais pour qu'il les referme. Il riait et disait que j'étais en train de me changer en zombie. Il essayait de mettre un peu de gaîté dans l'ambiance morose de la maison. Quand il me demandait pourquoi je n'ouvrais pas la porte à sa famille, je lui répondais que je dormais, et il faisait semblant de me croire. Mon corps commençait à maigrir à cause des hormones de fertilité injectées à l'intérieur. J'avais perdu beaucoup de poids et un morceau de dent s'était cassé en mangeant quelque chose de dur. Ma nourriture se résumait à des galettes de pain avec du zaatar. C'était les deux seules solutions pour lutter contre la constante sensation de nausée. Je passai l'année suivante à lire, et trouvai un peu de plaisir dans la mise à l'écrit de mes idées, ou de commentaires sur ce que je lisais. Je n'avais jusqu'ici jamais éprouvé de plaisir. Le plaisir que j'avais découvert était tout à fait différent du sens qu'on lui donne quand on apprécie un repas, un rapport sexuel, ou une jolie promenade. Le plaisir que je ressentais en lisant et en écrivant était semblable au battement d'aile d'un oiseau embourbé dans une flaque d'huile. Il était semblable à un état de légèreté éphémère. Comme si la pierre qui dormait dans mon estomac depuis des années avait décidé de se mettre en retrait quelques instants. Il ressemblait à la douleur qui s'améliore quand on appuie dessus, la douleur de dents par exemple.

Je me levai ce matin-là avec une mystérieuse envie de fumer tout de suite une cigarette, de conduire une voiture à toute vitesse pour arriver au sommet de la montagne que je rêvais d'escalader, enfant, pour toucher le ciel. Néanmoins fumer m'était interdit et je ne savais pas conduire ! Je demandai à Salem de m'apprendre. Il hésita quelque peu et retarda la chose. Mais il finit par trouver là une occasion de me sortir de l'isolement et de prendre l'air. Il consacrait chaque jour une heure de son temps à m'apprendre la conduite sur les routes adjacentes des villages. À peine un mois plus tard, j'étais assise derrière le volant, pleine de confiance, arpentant les virages sur les routes de montagne. Salem assis à mes côtés s'efforçait de cacher son stress, la main posée sur le frein entre les deux sièges.